

À L'ASSAUT DU GÉANT

Cela faisait 59 ans que le Club Alpin Belge (CAB) n'avait plus organisé une importante expédition. Cet été, il s'est attaqué à la face nord de l'Everest par le couloir Hornbein, une voie difficile qui n'a été réussie que deux fois. Périlleuse aventure...

par Michel Brent

Pour tout himalayiste qui se respecte, l'Everest, avec ses 8.848 m, est et restera un incontournable défi. En 1924, déjà, un des premiers grands alpinistes du siècle, le gracieux sujet de sa Majesté, G.H. Leigh Mallory, avait stigmatisé sa fascination pour celui qui fut surnommé au siècle dernier le «Pic XV» en répondant à un journaliste qui l'interviewait avant son départ en expédition : «Pourquoi je suis tant attiré par l'Everest ? Pourquoi je désire à tout prix le vaincre ? Tout simplement parce qu'il est là...» Aujourd'hui, bon nombre de pros de la haute montagne peuvent, bien entendu, reprendre à leur compte cette sibylline formule. Près de 40 ans après avoir permis aux premiers hommes (Edmund Hillary et le sherpa Norgay Tensing) de fouler son sommet, et malgré le fait que plus de 350 alpinistes aient réussi à le vaincre, le géant fascine toujours : d'une part, il est le plus haut sommet au monde, et, de l'autre, quelques-unes de ses voies d'accès au sommet sont parmi les plus difficiles qui soient. Pour le grand public, s'attaquer à l'Everest représente déjà un énorme défi en soi ; pour les spécialistes, à la difficulté des altitudes extrêmes (au-delà de 8.000 mètres, l'homme ne peut que survivre un nombre limité d'heures et de jours), s'ajoute aussi celle de la face choisie. Pour les membres de «Mount Everest 91», l'expédition du Club Alpin Belge dont il est question ici, ce fut une combinaison des deux qui a joué dans le choix du projet : le mythe, d'abord, les difficultés, ensuite. Primo : la voie choisie (le couloir Hornbein du nom de l'alpiniste américain qui a inauguré cette voie d'accès au sommet en 1963) n'a été réussie que deux fois jusqu'ici. Deuxio : pour ajouter un peu de piment à l'aventure (ou était-ce pour attirer plus facilement les sponsors ?), l'expédition est partie en pleine saison des moussons, le moment de l'année où il neige le plus et où les risques d'avalanche sont les plus grands. Voilà pour le cadre du défi. En ce qui concerne les hommes, ils ont été choisis, non pas, comme c'est le cas parfois, en fonction de leur appartenance à une région linguistique du pays, mais bien pour leur talent d'alpinistes, pour leurs qualités physiques et morales, des critères indispensables dans ce type d'aventure. Alain Hubert, c'est le chef : il est l'initiateur du projet, a déjà réussi un plus de 8.000 m (le Cho Oyu, 8.201 m, en 1990) et a vécu de nombreuses ascensions difficiles en Himalaya. Il est à la tête d'un groupe d'alpinistes bien soudé : Eugène Berger (qui a déjà été au Nanga Parbat et au Gasherbrum II), Bertrand Borrey (qui connaît tous les volcans de la chaîne Virunga en Afrique comme sa poche et qui a dû rentrer au pays plus tôt que les autres en raison d'un ulcère à l'estomac), Guido Cardoen (le taciturne de la bande, qui, lorsqu'il ne s'attaque pas à un haut sommet en URSS ou en Bo-







livie, prend soin de ses abeilles), Jacques Collaer (un véritable baroudeur des altitudes qui a déjà été promener son piolet et ses crampons au Hoggar, au Kenya, dans les Andes, en Indonésie, au Pakistan et en Argentine), Jean-Philippe Perikel (un prof de gym qui, en plus de son travail, forme les moniteurs d'escalade Adeps...), Piette Soete (médecin de l'expé et fidèle ami d'Alain Hubert qui a déjà partagé de difficiles moments avec lui), Louis Le Pivain et André Hediger (deux photographes) et les trois sherpas. C'est une équipe forte de 13 personnes donc (il y avait aussi une équipe du magazine TV «Ce Soir») qui, après un pénible trajet en camion depuis Katmandou et une marche d'acclimatation de plusieurs jours, s'installe au camp de base tibétain, le 30 juillet dernier. En arrivant dans la vallée, les alpinistes découvrent, en même temps, un vieux monastère accroché à une falaise et la blancheur immaculée du géant caché, en partie, par une autre montagne (le Changtse) comme

si cette dernière lui servait de garde du corps permanent. Soudain, pour les alpinistes belges, plus rien au monde n'existe que les pentes vierges du monstre. Le spectacle qui s'offre à eux, en tout cas, est impérial...

La neige est tombée sans arrêt pendant 37 jours

Le géant avait-il décidé que le Hornbein ne serait pas franchi cette fois-là ? Ou bien un mauvais sort s'est-il abattu sur Mount Everest 91 ? Les hommes étaient-ils mal préparés ? Toujours est-il que, depuis le début, les pépins se sont accumulés sur l'expédition. Une bêtise, tout d'abord. Alain Hubert, qui prend toujours avec lui son parapente et qui était en train d'attendre l'arrivée de ses compagnons à Tingri (le dernier village tibétain avant le glacier), s'élance d'un sommet et retombe assis (au lieu de debout) au beau milieu d'un troupeau de moutons affolés. Bilan : des douleurs affreuses dans le bas du dos et une immobilisation de près de 15 jours. Un sérieux avertissement ensuite. «Hier soir vers 18 heures, (il



s'agissait, en fait du dimanche 4 août), faxait Hubert depuis le camp de base au CAB à Bruxelles, le souffle d'une gigantesque avalanche, qui déferlait sur les pentes du Changtse et s'est arrêtée à guère plus de 100 mètres de nos tentes, a complètement détruit le camp I, laissant heureusement les 4 alpinistes qui s'y trouvaient indemnes ; une petite tente avec du matériel a été projetée à plus de 25 mètres de l'endroit où elle avait été posée. Ce fut une grosse émotion et sacré coup au moral...» Et puis, il y eut le passage de la rimaye – la rimaye étant la zone d'impact entre le glacier et le pied de la face, où se creuse généralement une crevasse et où la pente se raidit fortement. Plus d'une semaine durant, les alpinistes ont «travaillé» à cet endroit ; à cause de l'incessance des avalanches qui détruisaient tout sur leur passage (cordes et broches de glace y compris) et des difficultés rencontrées dans les premiers mètres de l'ascension de la paroi, le déroulement de l'expédition s'est vu quelque peu retardé. «Nous devions

parfois chercher pendant plus d'une heure après les cordes enfouies, explique Collaer, tant les avalanches étaient présentes à cet endroit de la face...» Autre contretemps de taille : une infecte météo. Certes, le fait même de choisir de grimper en pleine saison des moussons supposait que le mauvais temps serait au rendez-vous de l'aventure. Mais pas à ce point. «Sur les 40 jours passés au camp de base, explique le chef d'expédition, nous avons eu, en tout et pour tout, trois jours sans neige. Ce qui veut dire que la neige est tombée pendant 37 jours sans arrêter. Si nous avions décidé de grimper en saison de mousson, c'est parce que nous pensions, entre autres, que certaines parties rocheuses seraient plus faciles et plus rapides à négocier une fois recouvertes de neige. Mais nous ne nous attendions pas à un tel enneigement...» Lorsque les braves gars étaient blottis dans leur sac de couchage, ils entendaient, la nuit, la montagne se secouer comme un chien qui sort de l'eau et se débarrasser de ses couches neigeuses superflues dans un lointain fracas d'enfer. Il y eut enfin un manque cruel de cordes. Une fois la rimaye franchie,



les alpinistes ont dû équiper la paroi (elle s'élève sur plus de 2.000 mètres avec une déclivité moyenne de près de 65 % !) Un travail rendu d'autant plus ardu que chaque fois qu'une portion de trajet était terminée, il arrivait bien souvent qu'une avalanche vienne réduire à néant les efforts des grimpeurs en enfouissant des dizaines de mètres de cordes sous des centaines de tonnes de neige. A la fin août, alors que l'équipe se préparait quand même à tenter quelque chose au-delà des

tente qu'il y a eu tout au long du projet entre alpinistes flamands et wallons prouvent au moins que, dans notre pays de plus en plus artificiellement divisé et malgré tout ce qu'on nous dit, le mot entreprendre, lorsqu'il réunit des Belges autour d'un grand projet, n'a pas encore de frontières... ●

La semaine prochaine :
l'histoire de l'Everest.

7.000 mètres, J. Collaer a dû aller négocier l'achat de cordes auprès d'une expédition canadienne qui était établie non loin de là, tandis que Zimba, le sirdar (chef des sherpas) et fidèle compagnon d'Alain Hubert, tentait de faire venir en urgence des cordes de Katmandou.

Tout cela, malheureusement, n'a pas réussi à emmener les hommes du Club alpin belge sur le sommet tant convoité. Six semaines après être arrivés au camp de base avancé, le chef a décidé, la mort dans l'âme, de rebrousser chemin et de rentrer au pays. L'Everest, qui leur a permis de se hisser quand même jusqu'à 7.250 mètres, juste avant l'installation du camp II, a dit non, cette fois. Pourquoi ? Parce qu'il est statistiquement prouvé (plus de 350 alpinistes ont foulé le toit du monde depuis la victoire de Hillary et de Tensing le 29 mai 1953) que ceux qui y arrivent ne réussissent pas du premier coup. Rudy Van Snick, par exemple, a dû s'y reprendre à trois fois avant d'inscrire le nom du premier Belge au sommet de l'Everest. Ce qui veut dire que les hommes manquaient quelque peu d'Himalaya. Autre élément d'analyse : le compromis employé par «Mount Everest 91» entre une expédition de type lourd avec installation de plusieurs camps intermédiaires et équipement complet de la paroi et une ascension légère avec un team d'alpinistes réduit n'était pas le bon. Cette grande aventure, pourtant, ne se termine pas un goût acide entre les dents. Certes, ils regrettent tous de ne pas avoir pu vaincre le sommet. Mais le fait que l'esprit d'équipe ait fonctionné à merveille entre les membres de l'expédition, la parfaite entente qu'il y a eu tout au long du projet entre alpinistes flamands et wallons prouvent au moins que, dans notre pays de plus en plus artificiellement divisé et malgré tout ce qu'on nous dit, le mot entreprendre, lorsqu'il réunit des Belges autour d'un grand projet, n'a pas encore de frontières... ●